

de Californie, qui fait du coup tomber les préjugés de l'oncle et de la tante, et l'amourette, ou plutôt l'amour — car c'est du grand amour — triomphe. Paul et Pauline, qui se croyaient à jamais séparés, sont pour toujours réunis. C'est cette antithèse de gaité et de tristesse, la peine de cœur à côté du plaisir intellectuel, l'ivresse sentimentale aux prises avec le prosaïque snobisme, les illusions de jeunesse en butte à l'esprit pratique des vieux, que la musique avait à mettre en relief. L'a-t-elle peinte trop haute en couleurs?

Nous ne le croyons pas. Dès l'ouverture, où se dessinent les principaux motifs du dialogue chanté, cette dualité d'expression se traduit par des notes douloureuses perçant ça et là, la draperie orchestrale, qui est admirablement ouvree. Cette explication une fois donnée et acceptée, on n'est plus surpris de voir désormais les deux principaux caractères planer dans un monde à part, parler une langue incomprise de leur entourage, prendre parfois les accents de la tragédie dans un milieu de comédie. Dans le cœur des jeunes étudiants et des pauvres filles comme chez les millionnaires, rue d'Aiguillon comme sur la 5e avenue de New-York, la passion tient partout le même langage, pousse les mêmes cris éperdus de douleur, jusqu'à ce que le dénouement, s'il est heureux, réunisse les voix dans un ravissant concert.

C'est ce qui est arrivé ici. Pendant que ces mauvais sujets jettent leurs pittoresques bérêts en l'air, demandant à grands cris que la mère Michel trinque avec eux, sauf à être raisonnables après, en chantant à tue-tête :

Sur l'ariette, l'aria
Du baccalau..... du baccalauréat!

pendant que la mère Michel et l'oncle Bernardin débrouillent leur fameux quiproquo, la première croyant l'autre venue la demander en mariage quand il veut simplement s'enquêter de la prétendue inconduite de

son neveu ; pendant que tout ce petit monde se trémousse, sans trop rien comprendre du véritable drame, les deux amoureux font bande à part, chantent leur chagrin en un langage musical qui s'élève parfois à de grandes hauteurs. Alternant avec la broderie des violons, les cors d'harmonie et les hautbois pleurent : toujours la double expression.

Le compositeur a bien saisi ce double sens. Si les deux vieux s'expriment en flons d'opérette, le jeune couple a des récitatifs de grand opéra. Le "Lauréat", de M. Vézina est bel et bien un opéra comique, tel que l'auteur l'avait dénommé. Dans le chant et dans l'accompagnement, l'oreille perçoit souvent des formules flambantes neuves — ce qui n'est pas un mince mérite, après tant de siècles passés à combiner les douze tons de la gamme chromatique. Il y a des duos, trios et quatuors superbement troussés, et des chœurs entraînants, sans jamais tomber dans la musique d'opéra-bouffe. Pas d'airs à entendre siffler le lendemain par les gamins de la rue. Cela a goût de revenez-y ; les sonorités restent vagues, obsédantes, dans l'oreille, pleines de beautés qui se dévoilent une à une, sans fin, à chaque réaudition. C'est une partition qu'on aimera à entendre plusieurs fois. L'effet, est symphonique, c'est-à-dire qu'il se dégage de l'ensemble harmonique plutôt que de thèmes mélodiques faciles à retenir.

Sur un point, il n'est resté d'incertitude dans l'esprit de personne. Le traitement orchestral, qui est le fort de M. Vézina, est considéré magistral par les connaisseurs. Le compositeur y a dépensé une science consommée des modulations ; contrairement à leur habitude entre mains plus ou moins adroites, aucune des siennes n'a rien de forcé ni de criard, elles arrivent naturellement, comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. C'est soigné, toujours agréable et charmant. On dit que c'est le fruit de trois années de loisirs. M. Vézina est l'un des musiciens les plus occupés de la vieille capitale, orga-

niste, professeur, chef de fanfare militaire, directeur de la Société Symphonique, c'est au travers de ses multiples devoirs, qui l'appellent à l'église, à la citadelle, chez ses élèves, qu'il a trouvé le tour d'écrire une œuvre de longue haleine. Il a prouvé qu'il est de taille à exercer son talent sur quelque grand sujet héroïque. Il mérite qu'on l'y encourage en lui fournissant l'occasion de produire ce premier essai d'opéra canadien.

QUEBECOIS.

Le Récital Saucier

Nous allons le 30 avril prochain, assister à une fête musicale artistique et canadienne que nous goûterons avec autant de délices que notre sirop d'érable et notre sucre nouveau. Car c'est le récital de M. Jos. Saucier, dont nous connaissons tous la voix charmeresse et le talent transcendant.

Point n'est besoin de réclame pour M. Saucier. On dit simplement : M. Saucier va chanter à telle heure, à tel jour, et tout le monde se porte en foule à l'heure et au jour indiqués. Voilà la belle popularité, une popularité que j'envierais si je n'avais d'abord à cœur la réussite et le succès de mon compatriote.

J'ai vu le programme : joli n'est pas le mot, il est exquis. Ce sont tous des morceaux choisis avec une compréhension du beau qui atteste autant de finesse que d'art. Madame François de Martigny donnera son concours assuré et précieux à cette soirée charmante ; le trio Mendelssohn, très apprécié du public se fera aussi entendre, enfin, Mme Saucier soutiendra le tout de son accompagnement savant et sûr.

Je plains ceux qui ne pourront aller, lundi soir, 30 avril, à la salle Karn, écouter ce récital délicieux.

FRANÇOISE.

DUPRAS & COLAS

ARTISTES-PHOTOGRAPHES

1729 rue Sainte Catherine

Tél. Bell Est 4106.

Montréal.